



2 570300 328343

Garantie nulle sans cette étiquette

Hebdomadaire
T.M. : 250 000☎ : 01 53 72 29 00
L.M. : 680 000**Marianne**

lundi 15 septembre 2003

LA CRITIQUE CINÉMA*Par Danièle Heymann***"TWENTYNINE PALMS", de Bruno Dumont****L'abjection dans la grâce**

"Twentynine Palms", de Bruno Dumont, révèle un peu de la méchanceté et de la beauté du monde...

Bruno Dumont n'est pas un cinéaste aimable, il ne rassure ni ne charme, il filme la douleur, la solitude des êtres et des âmes, dans des paysages vides, sur écran large. Il met les chairs à nu, la chair blessée, humiliée. Dans son premier film, *la Vie de Jésus*, c'était le corps crucifié d'un jeune Arabe, dans son deuxième film, *l'Humanité*, c'était, en gros plan, le sexe abominablement meurtri d'une enfant violée dans un fossé.

Bruno Dumont n'est pas un cinéaste aimable, mais ses films ne peuvent s'oublier, ils demeurent dans la mémoire en fragments coupants d'émotion brute. Son troisième film, *Twentynine Palms*, produit le même effet, le choc d'abord, allant jusqu'au rejet en un réflexe d'autoprotection. Et puis le film travaille, s'infiltré, s'immisce, s'impose, il est allé là où Dumont voulait qu'il aille, empruntant des chemins inconfortables, chaotiques, rebutants même, il a, une fois encore, révélé un peu de la complexité, de la méchanceté et de la beauté du monde... Pour la première fois, on est loin de Bailleul, dans le Nord, où Dumont est né, et qu'il avait jusqu'ici toujours montré, le Nord des plages tristes, des gens de peu de mots. Le voilà en Amérique, dans le désert californien, en route pour une toute petite ville qui s'appelle Twentynine Palms. On admire d'abord le souffle des images, la vigueur du dépaysement, on a déjà vu

ailleurs et chez les grands ces longs rubans d'asphalte, ces rochers impérieux, ces stations-service désolées, mais ils prennent ici un sens différent, caché.

Très vite, sans aucune raison valable, palpable, on a peur. Pas de quoi en apparence, on est monté en voiture avec une femme et un homme, un couple amoureux, c'est tout. Il est photographe, part pour un repérage, elle l'accompagne. Elle est russe (Katia Golubeva, on la connaît, on l'a vue chez Leos Carax, chez Claire Denis), il est américain (David Wissak), ils se parlent peu, se comprennent mal. Ils font l'amour, partout, tout le temps, dedans, dehors, de façon acrobatique dans la piscine moche d'un motel et leurs orgasmes sont furieux et très sonores. C'est assez monotone, et pourtant, tandis qu'ils écoutent en roulant une ballade chantée en anglais par un Japonais, on est de plus en plus opprésés, avertis malgré soi d'un danger, dans la réalité, et puis pas...

Où allons-nous ? Où va Dumont nous entraînant vers une zone intime où le désir est maître et où la terreur insidieusement s'installe ? Il nous mène, après un épisode d'une extrême violence que l'on est prié de ne pas révéler, là où, en véritable auteur qu'il est, il nous a toujours menés, vers l'abjection et vers la grâce, vers l'absence de Dieu et la dignité de l'homme, vers l'humanité. Décidément, pas aimable. Et alors ? ■